

# LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

**Brand WHITLOCK**

1916. Chapitre II : On dépouille la Belgique.

Mes visiteurs ordinaires à ce moment étaient des Belges qui, ayant des nurses ou des gouvernantes anglaises dans leurs familles, s'agitaient du bruit que toutes les Anglaises devraient partir immédiatement. Comme cette rumeur touchait à un point sensible de l'organisation sociale, la question des domestiques, le quartier Léopold était en révolution. Depuis longtemps, nous envoyions en Hollande, par trains spéciaux, sous l'escorte d'un membre de la Légation, les Anglaises qui désiraient quitter la Belgique. Beaucoup ne le désiraient pas, car elles avaient des situations en Belgique, et ne possédaient plus de *home* en Angleterre. Pendant mon absence, une de ces Anglaises était venue consulter Gibson à la Légation pour savoir si elle devait ou non partir. Semblable à beaucoup de personnes qui n'aiment pas à trancher elles-mêmes les questions et préfèrent endosser leurs responsabilités à autrui, elle pria Gibson de demander conseil à Londres. On répondit, naturellement, que toutes les Anglaises qui le pouvaient, devaient quitter Bruxelles. Les Anglaises décidèrent donc de partir.

L'alarme se répandit non seulement au quartier Léopold mais chez les Allemands qui pressentirent des offensives, des bombardements, toutes sortes d'éventualités militaires et refusèrent d'accorder de nouveaux trains, ce qui augmenta la panique. Nous observions d'ailleurs un curieux phénomène psychologique : la plupart de ces femmes étaient pressées de partir jusqu'au moment où l'on obtenait leurs trains et leurs passeports ; mais l'envie passait dès que le départ était assuré. Le manque de trains augmenta leur désir et nous eûmes une période difficile. Il fallait des semaines et des mois pour obtenir les permissions et seulement pour des cas isolés.

Nous côtoyions chaque jour d'autres petits drames, aux dénouements plus tragiques, et aussi des romans. Toute l'histoire de la C. R. B., d'ailleurs, est un roman. Nos étudiants d'Oxford, boursiers de Cecil Rhodes, et les autres jeunes gens qui les remplacèrent, faisaient honneur à l'Amérique et à ses universités. M. Hoover leur avait donné une organisation qui ne le cédait en rien, pour l'esprit de corps, à celle d'un brillant régiment des gardes. Les Belges leur firent fête et quelques-uns de nos délégués eurent des succès de cœur. M. Carstairs, qui vivait au château de Mariemont chez Raoul Warocqué, représentant du Comité national dans cette région et dernier rejeton d'une lignée de bourgmestres connus pour leurs vertus civiques, M. Carstairs conquit la main

de Mademoiselle Guinotte, une des charmantes soeurs que j'avais rencontrées avant la guerre dans les salons de la baronne Lambert. En janvier, toute une compagnie se rendit à Mariemont pour assister à la noce. Il y eut au château un dîner auquel assistèrent la famille et quelques membres de la C. R. B. La cruelle ironie du sort n'était pas absente, car le maître du château se mourait sous nos yeux ; il mourait sans héritier, heureux pourtant de présider à cette alliance belgo-américaine. Le mariage fut célébré le lendemain matin à l'hôtel de ville par un bourgmestre faisant fonctions, vieux paysan en habits de dimanche, ceint de l'écharpe tricolore belge ; il mit ses lunettes d'acier et lut, avec la dignité naturelle d'un homme simple et droit, une adresse touchante où il rappelait ce que l'Amérique avait fait pour son pays. De là nous nous rendîmes à la petite église du village où le curé, jeune Wallon, grand, maigre et dégingandé, dit la messe du mariage dans un latin wallon qui sonnait étrangement à nos oreilles. Après un déjeuner au Pachy, maison de campagne des Guinotte, le jeune couple, *Passierschein* bien en règle, s'en alla passer la lune de miel en Hollande.

On oubliait presque la guerre devant des scènes aussi normales ; mais en rentrant à Bruxelles, le soir même, nous apprenions par M. Poland, directeur de la C. R. B., un nouvel incident. D'après un télégramme de M. Hoover, les Anglais

avaient appris par leurs agents que le Comité belge d'Anvers aurait vendu 1.000 tonnes de riz aux Allemands, et par suite l'importation du riz était interrompue. Ces agents se trompaient, le Comité d'Anvers n'avait point vendu le riz ; quelques paysans avaient simplement vendu ou troqué leurs rations. La quantité vendue était insignifiante et l'incident n'eut pas de suites sérieuses. Il fut plus difficile d'obtenir des Allemands la promesse de ne plus réquisitionner de bétail. L'éternel problème des chômeurs surgit à ce propos. Les Allemands voulaient mettre à leur garantie cette condition que les chômeurs seraient forcés de travailler pour les Allemands, sous peine de ne plus recevoir d'allocation du C. N. Suivant certaines rumeurs, Sauberzweig aurait dit aussi que les diplomates n'avaient pas le droit de rester en Belgique et seraient bientôt renvoyés. Les difficultés, comme toujours, provenaient de messieurs les militaires, mais ils ne triomphèrent pas cette fois, car à la fin de janvier, le baron von der Lancken nous autorisa à répéter que le gouverneur général accorderait les garanties et qu'il n'y aurait plus de réquisition de bétail.

Mais si les Allemands renonçaient au bétail, ils réquisitionnaient les noyers, ces arbres magnifiques qui faisaient la gloire de maint domaine et parfois le soutien des familles, quand ils appartenaient à des paysans. Comme il s'agissait de fabriquer des crosses de fusil, objet

purement militaire, les diplomates neutres ne pouvaient intervenir. Le gouverneur général von Bissing, disait-on, s'opposait à ce qu'on abattît ces arbres ; on le lui avait reproché lors de son récent voyage à Berlin ; il avait dû céder, comme tout le monde en Allemagne, à messieurs les militaires. Les beaux arbres, souvent centenaires, furent immolés et l'on n'épargna ni ceux du prince de Ligne à Beloeil, ni ceux du prince Napoléon.

**Brand WHITLOCK**

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »  
**Nous les reproduisons** d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

### **Notes.**

Traduction française : « *On dépouille la Belgique* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre I (1916) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 299-301. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 9 (« *Stripping Belgium* »), volume 2, pages 77-81, notamment à :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%202%20CHAPTER%2009.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du bourgmestre **Adolphe MAX**) a dit du même jour dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user\\_upload/publications/Fichier\\_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)